

L'écriture confidentielle. Réalité et chimère*

Elena Mihaela Andrei**

Confidential Writing. Reality and Fancy

Abstract:

The article puts in parallel the casualness of Restif de la Bretonne with regard to the dissoluteness and to the confidential writing and the vision of Nerval towards the practice of the loving confessions. The analysis concentrates on some passages, the most suggestive, pulled by the *Voyage en Orient* et des *Nuits d'octobre*, more exactly "Amours de Venise", as well as of *Aurélia* to show how Nerval crosses the way from the biography to the autobiography, falls and looks for himself in the portrait of his character.

Keywords: eccentricity, libertinism, confidential writing, eroticism, realism

Au tournant des *Lumières*, le libertinage et l'amour platonique constituent deux paradigmes amoureux référentiels, survenus dans un contexte historique, religieux et politique vicié et en dérive par rapport aux valeurs spirituelles et aux principes moraux¹. Le texte de Gérard de Nerval sur Restif et le libertinage se ressent de la dégradation des valeurs comme le vrai, la moralité et le sacré. L'excès de fantaisie, la passion, le vice et la débauche se multiplient, générés et entretenus par les principes d'une religion naturelle du plaisir et de la volupté, où les idées de péché et de morale n'ont plus de place, la sexualité devenant ainsi la déesse de la jouissance². Bien évidemment, il ne faut pas

* Paper presented at the International Conference "Romanian as a Foreign Language", 4th edition, Iași, October 30–31, 2015, organized in the framework of the Days of "Alexandru Ioan Cuza" University of Iași. The topic of the conference: *Romanian Language and Identity in the Continuous Cultural Reconfiguration of Europe*.

** Assistant Lecturer PhD, "Alexandru Ioan Cuza" University of Iași, myhaela_andrey@yahoo.com.

¹ Voir Michel Brix, *Éros et littérature. Le Discours amoureux en France au XIXe siècle*, Louvain-Paris-Sterling (Virginia), Peeters, « La République des Lettres », 2001 ; Voir du même auteur « Maladies d'amour : Balzac, Nerval, Flaubert », *Cuadernos de Filologia Francese*, vol. 12, 2000, p. 121–128.

² Voir Michel Brix, *L'Amour libre: histoire d'une utopie*, Paris, Molinari, 2008; De même auteur : *Éros et littérature: le discours amoureux en France au XIXe siècle*, Peeters, 2001; *L'utopie pétrarquaisante en France: De la Renaissance à l'époque romantique*, M. Lamberti, Mexico, 2006; « Nerval et l'érotique du romantisme », Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme : En hommage à*

schématiser le « libertinage matérialiste » tout en le passant par le filtre de la vision chrétienne. Les matérialistes et les fouriéristes encouragent la satisfaction des plaisirs sexuels et la sortie des préjugés chrétiens, élevant au rang de religion naturelle la sexualité et le libertinage. Mais, chez Nerval, la sexualité est convertie plutôt dans volupté et sensualité, raison pour laquelle nous parlons d'érotisme.

Écrire sur des aventures amoureuses libertines et sur des fantasmes sexuels, enfin, raconter une vie amoureuse « sans détours et sans voile », que Restif de la Bretonne prétend raconter dans son roman autobiographique – *M. Nicolas ou Le cœur humain dévoilé* – n'était certainement un exercice facile pour Gérard de Nerval ; l'auteur s'est toujours montré réticent par rapport aux conduites libertines, aux confidences ou aux confessions amoureuses qui ne pouvaient plus correspondre à son culte pour l'amour platonique et à son idéalisation de la femme aimée. Certains des exégètes, qui ont articulé leurs interprétations autour des analogies entre Restif et Nerval, n'ont pas hésité d'affirmer que Restif représente le « double pervers » (Bonnat, Girard, 1980 : 29) de Gérard de Nerval, certains autres, parmi lesquels Michel Brix, se démarquent de cette lecture préférant plutôt mettre en évidence les écarts que l'auteur des *Confidences* prend par rapport au libertinage de Nicolas, et la dualité entre l'amour charnel et l'amour platonique³. L'exercice herméneutique nous oblige de ne pas trancher les hypothèses. Nous ne pouvons savoir ou dire avec certitude si Nerval censure ses propres fantasmes ou pulsions libertines, édulcorant ou renonçant à certaines scènes rétiviennes, si le fétichisme était son propre fantasme⁴, si Restif était son « double pervers », si Nerval rejette

Jacques Bony, Paris, Kimé, 2005, p. 195–214; « Stratégies amoureuses masculines: du libertinage: des Lumières au pétrarquisme romantique », Astbury, K., Plagnol-Diéval M. E. (éd.), *Le Mâle en France, 1715–1830 : Représentations de la masculinité*, Peter Lang, 2004, 177–191 ; « Libération sexuelle et libération de la femme : d'un mirage à l'autre ? », in Christa, E., Delphine, D., Gaëlle, M. (éd.), *Penser le sexe... de l'utopie à la subversion ?*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2004, p. 19–30 ; *L'Héritage de Fourier : Utopie amoureuse et libération sexuelle*, La Chasse au Snark, 2001.

³ Voir Gérard de Nerval, *Les Confidences de Nicolas. Histoire d'une vie littéraire au XVIIIe siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, octobre 2007 ; Michel Brix y affirme que le texte de Nerval est en fait un portrait anti-Nicolas ou anti-Restif de la Bretonne ; Voir aussi Michel Brix, « Nerval, lecteur et biographe de Rétif de la Bretonne », *Études rétiviennes*, vol. 38, 2006, p. 179–190.

⁴ Aristide Marie, *Gérard de Nerval, Gérard de Nerval. Le poète. L'homme*, Hachette, 1914, p. 214 : « On sait quelle empreinte reçut Gérard de ses premières lectures, quelles préférences voisinant au fétichisme il montra toujours pour Cazotte et Restif de la Bretonne ; mais on ne saurait imaginer à quel degré les romans autobiographiques de Restif ont modelé l'âme et influencé la vie de Gérard de Nerval. Ces deux existences

complètement la sexualité ou le libertinage parce qu'ils ne correspondaient pas à ses crédos ou parce qu'il n'ose pas dévoiler ses propres secrets et obsessions ou si sa discrétion n'est en fait qu'un leurre. En somme, nous ne pourrions dire jusqu'où et combien le « biographe » et l'écrivain Gérard de Nerval se laisse ou ne se laisse pas *possédé, altéré et transformé* par le sujet qu'il traite. La projection et l'appropriation du texte rétivien sont nécessaires, même si elles plongent le « biographe » au sein de l'univers qu'il explore et exploite ; celui-ci pouvait, en même temps, s'en sortir, lorsqu'il n'y trouvait plus sa place.

Michel Brix souligne que « *Les Confidences de Nicolas* sont peut-être à lire, avant tout, comme les confidences, voire les aveux de Gérard de Nerval » (Brix, 2006 : 190). C'est un point de départ, mais ce qui compte le plus, c'est de voir et d'analyser de près les relations complexes entre biographie et autobiographie, entre vie de l'autre et vie de soi-même, entre l'écriture de l'autre et l'écriture de soi. Les choses ne sont pas tranchées surtout dans le cas de cet auteur où le discours énonciatif est en permanence fluctuant et ambigu, où les nombreux infléchissements et détournements de sens ne cessent de dérouter le lecteur. C'est pourquoi le propos est d'analyser les « bigarrures de l'âme », les inflexions du discours narratif et métanarratif tels qu'ils se donnent à lire, et non pas chercher à affirmer ou à infirmer telles ou telles suppositions, exactitudes ou réflexions. Notre visée est donc de nous pencher sur les deux formes d'amour – platonique et la débauche –, sur le thème de la ressemblance et du fétichisme qui, comme nous le verrons, se montrent, par leurs excès, très proches de l'excentricité.

Disons-le déjà que le positionnement de l'auteur-narrateur face à l'écriture confessionnelle est très ambivalent, voire contradictoire. Dans les « Amours de Vienne », par exemple, le narrateur se montre à la fois prêt à raconter à son ami ses aventures et ses expériences personnelles et réticent envers le dévoilement de sa vie intime, y compris ses relations libertines entretenues avec les Viennoises. Quant au *Voyage en Orient*, le narrateur choisit soit de raconter seulement certains aspects de ses escapades amoureuses, soit d'autocensurer l'écriture autobiographique, soit de demander à son ami de ne pas « révéler les secrets » de ses confidences, voire de mystifier la réalité, c'est-à-dire de présenter les « faits réels », avoués volontairement dans les lettres qu'il envoie, comme s'ils étaient nés de la « pure imagination ». Parfois, le narrateur se sent incapable de raconter ses aventures telles quelles, c'est pour quoi,

sont marquées de tant de traits communs qu'on doit se demander si l'obsession des mémoires de ce sosie n'a pas déterminé chez Gérard pareil enchaînement de destinées ».

pour ne pas devenir susceptible d'avoir trop exagéré la réalité des « petits faits » et de les transformer ainsi en mensonge, il renonce à sa « sincérité absolue » et choisit de se créer plutôt un drame dont le héros principal soit lui-même⁵.

Le morceau que nous donnons ci-dessous nous permet de voir quelle est la vision de l'auteur par rapport à la femme aimée, à l'amour platonique et au libertinage. Force est de préciser que certaines idées exposées dans ces passages cités reviennent dans *Les Confidences de Nicolas*. Rappelons, avant tout, que le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, d'où nous allons extraire l'un des fragments, n'est pas un récit des voyages réels, mais un mélange de réalité et de fiction. Plus clairement, l'auteur brode des itinéraires fictifs sur deux voyages qu'il a réellement faits, ainsi que du voyage réel, extérieur et excentrique, le narrateur épistolier glisse facilement sur le voyage littéraire, intérieur et concentrique⁶. Autant vaut dire que ses voyages fictifs sont à la fois concentriques et excentriques. La superposition des deux formes de voyages, d'ici et de l'ailleurs, mobiles et immobiles, est aussi à repérer sous la plume de l'auteur, prépondéramment dans le *Voyage en Orient* :

Mon ami, je t'ai décrit jusqu'à présent fidèlement mes liaisons avec des beautés de bas lieu; pauvres amours! Elles sont cependant bien bonnes et bien douces. La première m'a donné tout l'amour qu'elle a pu ; puis elle est partie comme un bel ange pour aller voir sa mère à Brünn. Les deux autres m'accueillaient fort amicalement et m'ouvraient leur bouche souriante comme des fleurs attendant les fruits [...] J'hésite à te continuer ma confession, ô mon ami! comme tu peux voir que j'ai longtemps hésité à t'envoyer cette lettre [...] Ne va pas révéler, à des Parisiens surtout, le secret de nos confidences, ou bien dis-leur que tout cela est de pure imagination ; que d'ailleurs cela est si loin ! (comme disait Racine dans la préface de Bajazet), et enfin, que les noms, adresses et autres indications sont suffisamment déguisées pour que rien, en cela, ne ressemble à une

⁵VO, *NPI*, II, p. 506 : « Tu le sais, et c'est ce qui a peut-être donné quelque intérêt jusqu'ici à mes confidences, j'aime à conduire ma vie comme un roman, et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action en un mot. Le hasard, si puissant qu'il soit, n'a jamais réuni les éléments d'un sujet passable, et tout au plus en a-t-il disposé la mise en scène; aussi, laissons-le faire, et tout avorte malgré les plus belles dispositions. Puisqu'il est convenu qu'il n'y a que deux sortes de dénouements, le mariage ou la mort, visions du moins à l'un des deux... car jusqu'ici mes aventures se sont presque toujours arrêtées à l'exposition: à peine ai-je pu accomplir une pauvre péripétie, en accolant à ma fortune l'aimable esclave que m'a vendue Abd el-Kerim ».

⁶ Voir Aki Taguchi, *Nerval. Recherche de l'autre et conquête de soi : contribution au suivi d'une genèse du Voyage en Orient*, Peter Lang, 2010 ; Voir aussi Chang Hwa Park, *Nerval, écrivain voyageur : une nouvelle forme de voyage littéraire*, thèse consultée en ligne, le 12 février 2013 : <http://bdr.uparis10.fr/theses/internet/2012PA100046.pdf>; On conserve dans les collection Spoelberch de Lovenjoul et de Sardou (Marsan) le « petit roman en journal intime » de Gérard de Nerval sous le titre « Lettres d'amour ».

indiscrétion. Et d'ailleurs, qu'importe après tout ?... nous ne vivons pas, nous n'aimons pas. Nous étudions la vie, nous analysons l'amour, nous sommes des philosophes, pardieu ! [...] Mais... il me semble que je vais te raconter l'aventure la plus commune du monde. M'en vanter ? Pourquoi donc ? Je t'avouerai même que cela a mal fini. Je m'étais laissé aller avec complaisance à décrire mes amours de rencontre, mais ce n'était que comme étude de mœurs lointaines ; il s'agissait de femmes qui ne parlent à peu près aucune langue européenne... et, pour ce que j'aurais à dire encore, je me suis rappelé à temps le vers de Klopstock : "Ici la *Discrétion* me fait signe de son doigt d'airain". (Nerval, 1984 : 227)

Comment interpréter les ambivalences, les contradictions, les fuites, mais surtout les réticences de l'épistolier, si on les compare avec la désinvolture et la franchise des confidences de Restif de la Bretonne ? Les renvois à la « Discrétion » ou à la « sincérité » à l'égard des aventures amoureuses du narrateur du *Voyage en Orient* sont trop insistants pour qu'ils soient anodins. Le discours transparent sur son moi ou l'écriture objective sur des faits vécus apparaissent généralement, pour Nerval, comme des lieux qui s'imposent à être voilés ou mystifiés. Le voile ou l'autocensure dont Nerval se sert pour opacifier ou édulcorer son récit des aventures licencieuses trouveront aussi leur utilité dans *Les Confidences de Nicolas*. Bien que Restif de la Bretonne décrive dans son roman ses expériences et dévoile ses intimités, sans pudeur et sans détours, Nerval préfère de ne plus suivre l'écriture rétive dans cette direction et de ne pas donner cours aux scènes d'obscénité et de libertinage. Mais, le voile, que l'auteur jette pour couvrir les impudicités, n'a-t-il une double fonction, dans le sens qu'il cache et dévoile en même temps, occulte et rend transparents le discours, les obsessions et les désirs cachés ? Bruno Tritsmans souligne parfaitement ce que nous venons de dire :

L'œuvre autobiographique nervalienne relève, comme le veut le genre, d'un régime de l'aveu : face à l'autre, Nerval (ou du moins le narrateur des récits) se dévoile, se révèle. Mais ce moment de révélation de soi s'accompagne d'une tentative de dissimulation : tout en divulguant sa vie (amoureuse)-ou du moins tout en prétendant le faire-Nerval exclut le destinataire et se dérobe au regard d'autrui. Son œuvre autobiographique répond donc à la fois à un goût de la révélation et à un désir de dissimulation : comme la carte de Derrida, c'est une "lettre ouverte" qui se veut en même temps "illisible". (Tritsmans, 1984 : 51-52)

Une analyse psychanalytique sera certainement révélatrice si elle est articulée autour du fonctionnement de cet objet métaphorique – le voile –, souvent rencontré dans les œuvres de Gérard de Nerval. Mais, cet auteur n'aurait pas été content si nous le prenons comme « sujet

anatomique » ou analysons ses *Confidences* tout en empruntant les théories freudiennes concernant la castration, le fétichisme ou le complexe œdipien.

La folie érotique de Nicolas est d'aimer la même femme dans toutes les femmes qu'il rencontre et avec lesquelles il a des relations d'amitié ou amoureuses. Poursuivre l'un(e) dans le multiple et voir des ressemblances dans toutes les figures féminines que le héros croise, sans distinguer entre unique et universel, entre singulier et pluriel, entre âme et corps c'est ici que l'on définit l'excentricité du personnage. Le syncrétisme féminin, la théorie de ressemblance, le fétichisme (compris symboliquement) et la contradiction seront les figures de l'excentricité que nous essayerons d'analyser de près. Pour ce faire, nous reprenons les séquences les plus suggestives de chaque tableau consacré à une figure féminine, afin de greffer notre discours interprétatif sur tels ou tels aspects.

« L'amour seul occupait ses pensées et il lui eût sacrifié même la gloire, dont il était digne peut-être, mais qu'il n'obtint jamais ». (NERVAL, 1984 : 946) C'est ainsi que Nerval débute la série des aventures, auxquelles le héros des *Confidences* s'adonne, et des belles figures féminines qu'il rencontre au long de sa vie.

Le récit s'ouvre par une première partie coupée en neuf chapitres, chacun d'entre eux se focalisant sur la jeunesse du personnage : son début dans la littérature, mais surtout sur ses aventures amoureuses. Dès les premières pages, l'auteur-narrateur inscrit le récit sous le topos de *theatrum mundi* :

Rien n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur qu'un amour sérieux pour une personne de théâtre ; c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès que l'on veut toucher l'idole. Il y avait un an que Nicolas admirait Mlle Guéant sous le faux jour du lustre et de la rampe, lorsqu'il lui vint à l'esprit de la voir de plus près. (*Ibidem* : 947)

Lire le récit des aventures exhibées, des drames et des passions de chaque personnage des *Confidences* comme l'épanchement du théâtre dans la vie réelle et vice-versa sera une clé de lecture susceptible de nous aider à proposer au texte plusieurs pistes d'analyse; entre le réel et le songe, entre la réalité et l'illusion, entre la lumière et l'ombre, il n'y a pas de faille précise, mais une continuité : « Vous nous savez des poètes à prendre le théâtre pour la réalité, et la réalité pour la pièce qu'on joue », déclare Gérard de Nerval, dans *Le Carrousel*, en 1836. Le théâtre

a toujours fasciné Gérard de Nerval même si ses projets dramaturgiques, individuels ou en collaboration, n'ont pas lui apporté beaucoup de succès et de satisfaction⁷.

Gabrielle Malandain, dans son livre *Nerval, ou l'incendie du théâtre*, explore toutes les formes du théâtre (social, intérieur, extérieur, autobiographique, individuel, du siècle, textuel, amoureux) sur les scènes desquelles Nerval joue le théâtre de sa vie ; il joue et déjoue ses fantasmes, ses monodies et panoplies, ses distances, projections, rôles et identifications⁸.

Nicolas, un passionné du théâtre et futur écrivain, qui « brûlait d'un feu pudique pour telle ou telle demoiselles », pût voir, il y a une année, l'actrice Mlle Guéant « sous le faux jour du lustre et de la rampe ». Comme il ne se permettait plus de regarder les spectacles de cette belle actrice, il se contentait du « bonheur stérile » de l'attendre à l'entrée du théâtre, d'où il pouvait admirer au moins la « taille élancée, le teint éblouissant et le pied charmant » de l'actrice, lorsqu'elle sortait du théâtre; seuls les « gentilshommes, les robins, les commis des fermes et les gazetiers n'étaient pas réduits à cette extrémité. Ils pénétraient dans le théâtre, soit par faveur, soit par finance, et le plus souvent accompagnaient les actrices jusque chez elles, au grand désespoir ». Chaque fois, le personnage suit l'actrice jusqu'à ce qu'il peut voir cette « statue adorée descendue de son piédestal, vivre et sourire un instant pour lui seul » ; il la voit tout près, mais elle lui paraît cette fois-ci sans grâce, sans cœur, tellement changée⁹; des fois, il a même le courage de se promener la nuit sous les fenêtres où habite l'actrice adorée, « épiant le jeu des lumières et des ombres sur les rideaux ». Voici comment la

⁷ Le thème du théâtre paraît dans *Sylvie, L'Imagier de Harlem, Pandora, Léo Bruckart*.

⁸ Voir Gabrielle Malandain, *Nerval, ou l'incendie du théâtre*, p. 12 : « Le texte nervalien de la dernière période se joue dans l'interaction de la subjectivité et de la réalité. C'est en ce point que le « théâtre », cette fois au sens symbolique, investit la vision ; car le monde et la représentation où se font et se défont les identifications, où l'imagination trouve ou non son compte [...] Devant ce théâtre social est placé le je, héros et narrateur d'une aventure intérieure dont la théâtralité n'est pas moindre : elle se joue dans la fascination à se représenter, à se composer en personnage, à modeler les autres selon son désir, à les mettre en scène selon son rêve. Ce théâtre personnel, en marge de l'autre auquel il permet d'échapper, mais qui trouve des complicités dans l'idéalisme de « l'air du temps », se referme dans le cercle clos du « vrai » théâtre et dans l'espace du rêve et du délire ; Voir H. Bonnet, « Nerval et le théâtre Sombres », *Romantisme*, n. 4, 1972, p. 54–64.

⁹ *Sylvie, NPI*, III, p. 539 : « Vue de près la femme réelle révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparût reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher. Quelques-uns d'entre nous néanmoins prisait peu ces paradoxes platoniques, et à travers nos rêves renouvelés d'Alexandre agitaient parfois la torche des dieux souterrains, qui éclaire l'ombre un instant de ses traînées d'étincelles. »

scène de théâtre change de cadre et de décor, mais pas d'actrice et de spectateur; l'espace du réel devient l'espace scénique du regard, des illusions et des fantasmes de l'« insensé spectateur », tout curieux de s'informer sur les activités nocturnes de la belle Guéant :

C'est donc une femme idéale qu'il aimait, puisqu'il n'avait songé d'ailleurs à se rapprocher d'elle ; mais le cœur humain est fait de contradictions. De ce jour, Nicolas se sentait amoureux de la femme et non plus seulement de la comédienne. Il osait pénétrer un de ses secrets, il se sentait résolu à se mêler au besoin à cette aventure, comme il arrive quelquefois que dans les rêves le sentiment de la réalité se réveille, et que l'on veut à tout prix les faire aboutir. (*Ibidem* : 948)

Introduit dans les cercles des « princes et des poètes » (Nicolas n'était-il pas « un peu prince », descendant de l'empereur Pertinax ?) par Mlle Guéant, le personnage raconte, les yeux pleurant et la « voix étouffée », l'histoire de son premier amour, ses aventures, ses sentiments et ses émotions vécus. Sans nous éloigner de notre trajet, il faut s'arrêter sur la remarque de Nerval faite par rapport à la généalogie fantastique que se donnait Nicolas : « Il est permis de croire que la généalogie qu'il avait dressée à cet effet n'était qu'un jeu d'esprit destiné à ridiculiser les prétentions de quelques gentilshommes, ses voisins, qu'il recevait à sa table » (*Ibidem*). Comment lire ces paroles de l'auteur-narrateur des *Confidences*, vu qu'il croyait lui-même dans ses origines impériales, qu'il se présentait comme le descendant de Napoléon.

Reprenons le fil rouge du premier récit portant sur Mlle Guéant. Quant à la personne qu'il avait aimée, elle ressemble – avoue Nicolas – à Mlle Guéant : « elle vous ressemblait, elle avait beaucoup du moins de vos traits et de votre sourire, et rien ne peut me consoler de sa perte sinon de vous admirer » (*Ibidem* : 952).

La pièce de théâtre (le texte-scène), que nous avons eu l'impression, en tant que lecteur, de regarder finit : « À un signal donné, les lumières s'éteignirent, et une sorte de Colin-Maillard commença dans l'obscurité » (*Ibidem* : 953). Gérard de Nerval, à la différence de Restif, préfère prolonger cette scène dans les coulisses.

Mlle Guéant meurt de la poitrine, provoquant ainsi beaucoup de tristesse dans l'âme de Nicolas ; il avait pleuré longtemps cette disparition. Mais une autre « figure idéale », la religieuse Jeannette Rousseau, d'une « beauté céleste » et d'un « teint virginal » va attirer l'attention de Nicolas et lui inspirer « une flamme platonique ». Il n'osait pas témoigner à Jeannette l'amour platonique qu'il nourrissait

pour elle, mais il se contentait de la « regarder tout fixe », lorsqu'il la rencontrait à l'église qu'elle fréquentait, de toucher sa main, d'aller la voir participer à la messe, de réciter la prière favorite de cette femme, de s'appuyer aux mêmes endroits qu'elle, de s'asseoir à genoux, là où elle s'était assise, et de baiser la pierre « qu'avaient touché[e] les pieds de cette jeune fille » (*Ibidem* : 965). « Se serait-elle aperçue qu'à l'église son regard était toujours fixé sur elle » ? (*Ibidem* : 966) Marguerite, la gouvernante du curé de Courgis, assurait le jeune homme que les gens de l'église avaient observé l'insistance de son regard fixé sur Jeannette.

Le cœur vide – mais intéressé toujours de Jeannette Rousseau –, le jeune Nicolas va chercher la compagnie de Marguerite Pâris et va lui confesser ses souffrances, ses désirs et amours. Mais, parlant de Jeannette, le personnage sent son cœur battre pour Marguerite :

– Je ne sais, dit Nerval ; en parlant de Jeannette, en vous regardant, en vous embrassant, j'ai senti le cœur me manquer... Je ne pouvais m'empêcher de contempler votre cou si blanc où tombent vos cheveux dénoués ; votre œil mouillé de larmes m'attirait, Marguerite, comme une vipère qui regarde un oiseau ; l'oiseau sent le danger et ne peut le fuir... – Mais si vous aimez Jeannette dit Marguerite d'un ton sérieux. – Oh ! c'est vrai, je l'aime !... En disant ces mots, Nicolas fut pris d'une sorte de frison et se sentit glacé" [...] – Jeannette ! oh ! oui, Marguerite... vous avez raison ; mais je ne sais pourquoi ma pensée est à elle, et c'est vous cependant qui m'agitez le cœur si fort que je ne puis respirer.... (*Ibidem* : 967; 971–972)

Mais basculement immédiat dans le discours de Nicolas : Marguerite, si l'on en croit le narrateur, n'avait pour ce jeune homme qu'une sensibilité et une bonté maternelles. Les confessions et les larmes des deux confidents ne cessent pas de couler, l'un et l'autre se souvenant de leurs amours échoués et perdus, de leurs nostalgies, refoulements, chagrins et douleurs. Marguerite aimera toujours M. Rousseau, le père de Jeannette Rousseau, même s'il avait épousé une autre femme. Les souvenirs renaissent et se vivifient : la femme se rappelle d'un autre jeune homme, M. Denesvre, qui l'avait aimée, mais qui fût tué par l'oncle jaloux de Marguerite (qui avait conçu pour sa nièce un amour coupable) avant de la faire demander officiellement en mariage. En racontant son histoire d'amour,

Marguerite pleurait à chaudes larmes [...] elle passait ses mains dans les cheveux de Nicolas et ne pouvait s'empêcher de le regarder avec attendrissement, car il lui rappelait M. Rousseau par son amour pour Jeannette, et le pauvre Denesvre par son exaltation, par ses regards ardents, par la douceur même qu'elle sentait à se voir par instants l'objet d'un trouble qui détournait sa

pensée de Jeannette. D'ailleurs, si ces peines d'autrefois la rendaient indulgente, la différence des âges lui donnait de la sécurité. (*Ibidem* : 973)

Les confessions de Marguerite excitent l'imagination de Nicolas de telle façon qu'il s'imagine être lui-même Denesvre :

bravant le danger pour voir Marguerite [...] qu'il y a quelque chose de beau à répandre son sang pour un entretien d'amour, et, moitié éveillé, moitié soumis à une hallucination fiévreuse, il se glissa hors de son lit puis parvint à gagner le jardin par la porte de la cuisine. Le voilà devant la fenêtre de Marguerite, qui l'avait laissée ouverte à cause de la chaleur. Elle dormait, ses longs cheveux dénoués sur ses épaules ; la lune jetait un reflet où se découpait sa figure régulière, belle et jeune comme autrefois dans ce favorable demi-jour. Nicolas fit du bruit en enjambant l'appui de la fenêtre. Marguerite rêvant murmura entre ses lèvres : "Laisse-moi, mon cher Denesvre, laisse-moi !" O moment terrible, double illusion qui peut-être aurait eu un triste lendemain. "La mort, s'il le faut !" s'écria Nicolas en saisissant les bras étendus de la dormeuse... Il ne manquait à la péripétie que le coup de fusil de l'oncle jaloux [...] Marguerite tout effarée croyait voir se renouveler la scène à vingt ans de distance. (*Ibidem* : 973-974)

Le narrateur n'hésite pas à saisir le malheur et le risque des confidences: « Le pauvre Nicolas ignorait comme elle tout le danger qui existe dans ces confidences, dans ces effusions, où les sens participent avec moins de pureté à l'exaltation de l'âme » (*Ibidem*). Les conduites extravagantes du jeune homme et de Marguerite seront fortement critiquées et punies par les membres d'un conseil familial: « le dangereux séducteur » est envoyé à Auxerre pour faire l'apprentissage dans l'imprimerie de M. Parangon, tandis que Mme Pâris est remplacée par sœur Pilon, « une dévote à la taille robuste ». Ainsi, une fois arrivé à l'imprimerie du M. Parangon, une nouvelle beauté paraît susciter l'intérêt au jeune apprenti. C'est Mme Parangon, que Nicolas rencontrera, une autre belle femme, rappelant la figure de Vénus à laquelle « on ne pouvait résister ». Il la croise un jour et la beauté « lui vint rappeler un souvenir évanoui. Cette femme, il l'avait vue autrefois, mais non pas telle qu'elle lui apparaissait maintenant ; son image se trouvait à demi noyée dans une de ces impressions vagues de l'enfance qui reviennent par instants comme le souvenir d'un rêve » (*Ibidem* : 977). Ils se connaissent, s'amuse et s'entretiennent avec des lectures diverses, chacun partageant ses préférences en matière des livres (*L'Adrienne, Zaïre, Lettres du marquis de Roselle, La Pucelle, La Mérope, l'Alcyone, Bohémienne, La Gouvernante, Les Dehors trompeurs, Arlequin sauvagede Mme de Villedieu, La Princesse de Clèves, Le Cid*), sans échapper à la tentation de se prendre pour tel ou tel

personnage fictif, rencontré au cours de leurs lectures. La fiction envahit peu à peu la vie réelle de ces deux amants amoureux, jusqu'à ce qu'elle occupe le devant de la scène de leurs illusions, idéaux et fantasmes.

Les deux dernières parties concernant Zéfîre et Sara – deux autres femmes que Nicolas rencontre au long de ses déambulations aventureuses – sont plus imprégnées de ce mélange entre fiction et réalité ou de ce que l'on appellera le bovarysme. Nous y reviendrons en temps voulu.

La tentative de viol (Nicolas pénètre une soirée dans la chambre de Mme Parangon), le vol de Nicolas de l'une des mules – appartenant à Mme Parangon – (objet fétiche qui revient excessivement tout au long des *Confidences de Nicolas*), et à l'intérieure de laquelle le jeune homme écrit « Je vous adore » (*Ibidem* : 981) ou le repris du motif de la ressemblance (« J'ai une sœur beaucoup plus jeune que moi ... qui me ressemble un peu » (*Ibidem* : 987) dit cette femme à Nicolas) sont les aspects les plus importants à mettre en évidence dans la partie consacrée à l'amante de Nicolas. La femme meurt, regrettant fortement ses fautes et surtout le fait que Nicolas n'a pas voulu « être son frère¹⁰ » (*Ibidem* : 989–991). Depuis que Nicolas, connu comme l'ouvrier compositeur et le séducteur des femmes, reçoit la nouvelle de la mort de son amante passagère, nul épisode de sa vie ne pouvait égaler les souffrances générées par cette autre femme perdue. Il se marie avec Agnès Lebègue, « l'une des filles les plus décriées de la ville » (*Ibidem* : 994), mais celle-ci s'enfuit avec son cousin. Se voyant quitté et trompé par son épouse, Nicolas consacre son temps à l'écriture du roman *La Femme infidèle*, suivi peu après du *Paysan perversi*. Comme « tout objet nouveau exerçait de l'influence sur cette âme ardente, envahie par des passions violentes, imprégnée d'électricité » (*Ibidem* : 992), l'apparition de Zéfîre, avec son « sourire divin », qui semblait rappeler du « sourire athénien » de Sylvie, son « air vif et doux » et sa « taille guêpée », fait le romancier oublier la mort de Mme Parangon, mais seulement pour l'instant parce qu'en fait « les traits de Zéfîre lui avaient rappelé de la femme qu'il avait perdue, comme celle-ci lui avait rappelé de Jeannette Rousseau, son premier amour. » (*Ibidem* : 1011). Celle-ci meurt, elle

¹⁰ Voir les pages 989–991: « L'amour longtemps contenu, la pudeur vaincue par la surprise, tout conspira contre la pauvre femme, si bonne, si généreuse, qui tomba presque aussitôt dans un évanouissement profond comme la mort [...] Tu n'as pas voulu être mon frère ! s'écria Mme Parangon, hélas ! tu auras été l'amant d'une morte ; je ne survivrai pas à cette honte [...] J'ai outragé la divinité dans sa parfaite image... Je n'ai plus le droit de vivre... » et aussi p. 992 : « La pauvre femme n'avait survécu que peu de mois aux scènes douloureuses que nous avons racontées. La vie insoucieuse et frivole que Nicolas menait à Paris ne lui avait pas été cachée, et jeta sans doute bien de l'amertume sur ses derniers instants ».

aussi, regrettant ses fautes et sa vie désordonnée. La vie de cette femme prostituée fera l'objet de l'ouvrage rétrospectif, intitulé *Le Pornographe*.

L'amoureux des « onze mille vierges » n'est plus jeune, mais, à quarante cinq ans, « il n'est pas vieux encore » et son cœur est de plus « beaucoup plus tendre ». Le mariage avec Jeannette Rousseau, nous dit le narrateur personnage « c'était le bonheur peut-être ! Épouser Jeannette, passer sa vie à Gourgis, en brave laboureur, n'avoir point eu d'aventures et n'avoir pas fait des romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père... » (*Ibidem* : 1036). Il n'est pas difficile de saisir la résonance de ce passage dans *Sylvie*, où l'auteur- narrateur regrette le bonheur qu'il aurait pu sentir en épousant la « petite paysanne ».

Nicolas rencontre Sara, une belle fille timide, éduquée dans la rigueur de la religion janséniste, qui souffre à cause de l'autorité de sa mère, qui ne l'avait laissée pas libre de choisir ce qu'elle voulait et ce qu'elle aimait. Elle trouve toute la compassion dans l'écrivain Nicolas, son « père et ami », auquel elle confesse ses douleurs et ses tristesses. Et une fois que les confessions de la femme se multiplient, Nicolas sent son cœur plein d'amour « battre plus que jamais » pour cette jeune fille, quoi qu'il n'ait pas pu s'abstenir de se rappeler, de temps en temps, de Mme Parangon :

Nicolas pencha la tête dans sa main, réfléchit un instant, puis s'écria rempli de pitié : « Et il (Delarbre) t'a quittée ! Il n'a pas compris que la pureté de ton âme... rachetait mille fois, pauvre victime, l'infâme lâcheté commise envers toi ! » En s'arrêtant sur cette idée, Nicolas pensa involontairement à Mme Parangon. Cette fatalité de sa vie revenait encore une fois, sous une forme nouvelle, retourner le fer vengeur dans son éternelle blessure. (*Ibidem* : 1018-1019)

Le « cœur flétri par la douleur et les regrets », l'écrivain aime Sara, mais il l'aime « d'une autre manière ; je t'aimais comme on aime ces étranges visions que l'on voit passer dans les songes, si bien qu'on se réveille épris d'une belle passion, faible souvenir des impressions de la jeunesse... dont on rit un instant après ! » (*Ibidem* : 1020). Le charme, dit Nicolas, l'avait fait céder, beaucoup plus avant de rencontrer Sara, à l'amour

pour une image que je me créais en moi-même, pour une chimère, fugitive comme un rêve, et que je ne songeais même pas à réaliser, pour une de ces impossibilités que j'ai poursuivies toute ma vie, et que je ne sais quel destin a quelques fois rendues possibles ! [...] Nous ne vivons pas, nous ! nous analysons la vie !... Les autres créatures sont nos jouets éternels... et elles s'en vengent bien aussi. [...] Les images du jour sont pour moi comme les visions de la nuit !

Malheur à qui pénètre dans mon rêve éternel sans être une image impalpable !... Comme le peintre, froid à tout ce qui l'entoure, et qui trace avec calme le spectacle d'une bataille ou d'une tempête, nous ne voyons partout que des modèles à décrire, des passions à rendre, et tous ceux qui se mêlent à notre vie sont victimes de notre égoïsme, comme nous le sommes de notre imagination ! [...] Sais-tu ce que nous faisons, nous autres, de nos amours ?... Nous en faisons des livres pour gagner notre vie. C'est ce qu'a fait Rousseau le Genevois... C'est ce que j'ai fait moi-même dans mon *Pauvre pervers*. J'ai raconté l'histoire de mes amours avec une pauvre femme d'Auxerre qui est morte ; mais plus discret que Rousseau, je n'ai pas tout dit... peut-être aussi parce qu'il aurait fallu raconter... (*Ibidem* : 1020–1021)

L'écrivain est le prisonnier de son écriture qui sacrifie sa vie et sa présence au monde pour garder intactes ses chimères. La réalité est convertie en fiction et en chimères : Sara devient *Adeline* dans les *Contemporaines*, tandis que son bien aimé, Delarbre, reçoit le nom de *Chavigny*, et auquel se substitue en fait le narrateur lui-même :

Je me figurais que j'étais à sa place, et que c'était moi qui t'aimais [...] Alors j'exprimai en moi-même, j'exprimai tout seul à sa place les sentiments que tu m'auras inspirés. Ce qui n'était pour lui que de l'amour était pour moi de l'adoration ; j'eusse jaloux pour lui, au besoin... j'aurais tué son rival !... Je t'aurais épousée, moi, à sa place... [...] Reparlons de cet amour bizarre où je me substituais en pensée à celui qui me paraissait plus digne de toi que moi-même ; tu ne sais pas jusqu'où allait ma folie. (*Ibidem* : 1021)

Voici comment les frontières entre la réalité, la mimesis et la représentation se montrent poreuses. L'usurpation ou le remplacement d'identité – jusqu'à la substitution en pensée –, l'imagination du non vécu et la représentation théâtrale touchant la folie sont les signes flagrants d'un « amour bizarre » et chimérique que Nicolas portait pour Sara ; comme dans le théâtre, la durée et les failles n'existent plus.

Sara se marie avec M. de La Montette (c'était un mariage de raison), tandis que l'écrivain épouse Jeannette Rousseau, « la seule des femmes qu'il a aimées et à laquelle il n'a jamais osé de dire un mot » (*Ibidem* : 1036) L'union de ces deux, qui se voulait, jusqu'à un point, la réitération du mariage mystique de Polyphile et Polia¹¹, finit dans la contingence néfaste : Jeannette meurt. Gaudet, suspecté d'avoir empoisonnée cette femme se tue, tandis que Nicolas est condamné aux galères.

¹¹*Ibidem*, p. 1037 : « Puisque nous ne pouvons plus nous marier pour être heureux, épousons-nous pour mourir ensemble » ; voir « Le songe de Polyphile », *NPI*, II, p. 237.

Pour conclure, ce que les personnages des *Confidences* ont en commun, au-delà des échecs, des douleurs, des regrets et fautes, ce sont les chimères qui habitent dans leurs théâtres intérieurs. Les chimères de Nicolas, qui sont également celles de Nerval, sont les plus dévastatrices : il est captif de l'image fixe, obsessionnelle d'une seule femme ; il pense à la même femme en même temps qu'il s'écarte de lui, mais sans pour autant cesser vraiment d'y penser. Dit autrement, Nicolas se décentre de cette image fixe et se recentre sur celle-ci tout en la faisant surgir à travers le multiple, c'est-à-dire à travers les rencontres d'autres femmes. Il voit la même femme dans toutes les femmes qu'il croise et se donne ainsi au vertige des ressemblances et des fantasmes, vertige qui porte atteinte non seulement à sa façon d'être au monde, mais aussi à sa *présence au monde*. Chaque personnage vit ses chimères du passé sans s'en échapper. Nicolas de Nerval est tiraillé entre l'amour platonique et l'amour charnel, entre la spiritualisation des sentiments d'amour et la poussée pulsionnelle charnelle qui s'épuise dans la débouche. Ni l'une, ni l'autre de ces formes d'amour ne sauvent le personnage de ses douleurs, regrets et angoisses. Et l'excentricité consiste justement dans l'impossibilité de trouver un équilibre harmonieux entre âme et corps, entre l'idéal et le réel et non dans le choix de l'une ou l'autre de ces formes d'amour parce que les deux sont exclusives ; elles hypertrophient et atrophient le sentiment d'amour conduisant à « tous les désordres, toutes les corruptions, tous les crimes ». (*Ibidem* : 1051) et d'ici au dérèglement. L'amour de Nicolas est un fantasme de l'amour où l'unique se multiplie chaque fois qu'il veut le remplacer. La concentration de l'idée fixe, l'amour platonique et la débauche tuent l'équilibre. L'excentricité existe autant que le mouvement se passe réellement dans le for intérieur du personnage, autant qu'il y a une permanente oscillation entre débauche et conscience du péché ou de la faute.

RÉFÉRENCES :

- Aristide, Marie, *Gérard de Nerval, Gérard de Nerval. Le poète. L'homme*, Hachette, 1914.
- Bonnat, Louis ; Girard, Hélène, *Gérard de Nerval. Lecteur et biographe de Nicolas Restif de la Bretonne : (un essai sur les modalités de l'auto-analyse et de son élaboration, à travers biographie et autobiographie, du point de vue du genre littéraire)*, Université de Nantes, 1980.
- Bonnet, H., *Nerval et le théâtre Sombres*, « Romantisme », n. 4, 1972, p. 54-64.
- Brix, Michel, *Nerval, lecteur e biographe de Rétif de La Bretonne*, « Études rétiviennes », n. 38, 2006, p. 190.

- Brix, Michel, *Nerval et l'érotique du romantisme*, Mizuno, H., Thélôt, J. (éd.), *Quinze études sur Nerval et le romantisme : En hommage à Jacques Bony*, Paris, Kimé, 2005, p. 195–214.
- Brix, Michel, *Nerval, lecteur et biographe de Rétif de la Bretonne*, « Études rétiviennes », vol. 38, 2006, p. 179–190.
- Brix, Michel, *Stratégies amoureuses masculines: du libertinage: des Lumières au pétrarquisme romantique*, Astbury, K., Plagnol-Diéval M. E. (éd.), *Le Mâle en France, 1715–1830 : Représentations de la masculinité*, Peter Lang, 2004, p. 177–191.
- Brix, Michel, *Éros et littérature. Le Discours amoureux en France au XIXe siècle*, Louvain-Paris-Sterling (Virginia), Peeters, « La République des Lettres », 2001.
- Brix, Michel, *Éros et littérature: le discours amoureux en France au XIXe siècle*, Peeters, 2001.
- Brix, Michel, *L'Amour libre: histoire d'une utopie*, Paris, Molinari, 2008.
- Brix, Michel, *L'Héritage de Fourier : Utopie amoureuse et libération sexuelle*, La Chasse au Snark, 2001.
- Brix, Michel, *L'utopie pétrarquisante en France: De la Renaissance à l'époque romantique*, M. Lamberti, Mexico, 2006.
- Brix, Michel, *Maladies d'amour : Balzac, Nerval, Flaubert*, in *Cuadernos de Filologia Francese*, vol. 12, 2000, p. 121–128.
- Brix, Michel, *Libération sexuelle et libération de la femme : d'un mirage à l'autre ?*, in Christa, E., Delphine, D., Gaëlle, M. (éd.), *Penser le sexe... de l'utopie à la subversion ?*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 2004, p. 19–30.
- Hwa park, Chang, *Nerval, écrivain voyageur : une nouvelle forme de voyage littéraire*, thèse consultée en ligne, le 12 février 2013 : <http://bdr.uparis10.fr/theses/internet/2012PA100046.pdf>.
- Malandain, Gabrielle, *Nerval, ou l'incendie du théâtre*, Paris, Corti, 1986.
- Nerval, Gérard de, *Les Confidences de Nicolas. Histoire d'une vie littéraire au XVIIIe siècle*, édition établie, annotée et présentée par Michel Brix, Paris, Éditions du Sandre, octobre 2007.
- Nerval, Gérard de, *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1984.
- Taguchi, Aki, *Nerval. Recherche de l'autre et conquête de soi : contribution au suivi d'une genèse du Voyage en Orient*, Peter Lang, 2010.
- Tritsmans, Bruno, *Lettres d'amour, récits d'amour. Figures de l'énonciation amoureuse chez Nerval*, « Romantisme », 1989, vol. 19, p. 51–52.